

TRACEURS DE VOIE

Henri Corbin, philosophe des mondes intermédiaires

1903-1978

Il sut s'affirmer et se révéler dans l'étude de la théophanie, le monde divin prôné par toutes les religions mais qui les dépasse infiniment. Il redécouvrit la richesse de la philosophie du shî'isme, l'islam iranien, et du zoroastrisme perse. Son œuvre est essentielle pour comprendre les enjeux spirituels d'aujourd'hui dans cette partie du monde et face à l'Occident. Par Julien Darmon

La philosophie authentique transcende les langues et les époques. Voilà quelle pourrait être la maxime de Henry Corbin, penseur fascinant qui, né en 1903, tissa des amitiés spirituelles avec tout ce que le sombre xx^e siècle a connu d'intellects lumineux. Surtout connu aujourd'hui pour avoir été le grand initiateur de l'Occident à la philosophie iranienne, il fut aussi le premier introducteur de la pensée heideggérienne en France. Cet apparent grand écart peut être mieux compris à travers sa biographie.

Départ pour l'Orient

Après des études de philosophie à l'Institut catholique de Paris, il étudie dès 1923 à l'École pratique des hautes études, où il suit les cours d'Étienne Gilson. Peu après, il suit également ceux de Louis Massignon, le premier qui introduisit en France l'étude des mystiques musulmans. Déjà Corbin affirme son intérêt pour le monde shî'ite. C'est Massignon qui, en 1928, lui ramène d'un voyage en Iran le *Livre de la sagesse orientale* de Sohrawardi, auteur et mystique persan qui ne devait plus jamais le quitter, tellement il en fut impressionné.

Henry Corbin ne connaît de la guerre, qui s'ouvre bientôt, ni les combats, ni l'Occupation : dès le printemps 1939 et jusqu'en septembre 1945, il est missionné à Istanbul pour établir une édition critique des œuvres de Sohrawardi en arabe et en persan. Période de retraite, de silence et de travail ininterrompu, au cours de laquelle il fréquente beaucoup la communauté bektashie – les bektashis étant un groupe soufi en marge de l'orthodoxie sunnite, de tendance fortement gnostique. Avant même la Libération, le « gouvernement d'Alger » le mandate pour la Perse, où il se charge d'éditer les dizaines de volumes de la Bibliothèque iranienne, somme bilingue de tous les textes fondamentaux de cet univers philosophique qui devait l'occuper jusqu'à la fin de sa vie.

En 1949, Olga Fröbe-Kapteyn l'invite à participer aux sessions du cercle Eranos, à Ascona, en Suisse. Ce cercle, dont C. G. Jung fut pendant des années « quelque chose comme le génie tutélaire », fit se rencontrer notamment D. T. Suzuki, le grand maître zen, le sociologue des religions Mircea Eliade, et surtout Gershom Scholem, l'homme qui fit de l'étude de la kabbale juive un domaine majeur de la recherche universitaire

et dont Corbin fut le grand ami. En 1954, ce dernier est appelé à succéder à Louis Massignon à la direction des études islamiques de l'EPHE. Dès lors, il partage son temps entre Paris et Téhéran, où il continue à guider les travaux de la jeune génération de philosophes iraniens. À Paris aussi, la tâche est immense : on ne connaît à l'époque de la pensée musulmane que les philosophies aristotéliennes d'Avicenne et d'Averroès d'une part, et d'autre part le premier soufisme dont Hallâj fait partie. On ignore tout, en revanche, de ce que Corbin appelle la « métaphysique du soufisme » : Ibn 'Arabî, Najmoddîn Kobrâ, Haydar Amolî... Pire encore, on identifie mystique musulmane et soufisme sunnite, et on fait du shî'isme un ennemi de toute mystique. Ce sera la grande tâche de Corbin : mettre à jour la richesse incroyable de la pensée mystique et ésotérique shî'ite.

Les dernières années de recherche

En 1973, atteint par la « limite d'âge », il ne peut plus être missionné par l'État. C'est précisément à ce moment que naît l'Académie iranienne de philosophie, laquelle l'accueille comme membre et lui permet de poursuivre son travail sur le terrain iranien. C'est en effet en Iran que se trouvent les matériaux premiers de ses recherches, que ce soit sur le plan des manuscrits ou sur celui des hommes. Parmi ces derniers, il est impossible de ne pas mentionner au moins le grand ayatollah Sayyed Muhammad Tabataba'î, maître spirituel d'un shî'isme non politisé, avec qui Corbin mène pendant des années ce qu'ils appellent entre eux des « études de gnose comparée », lors desquelles ils étudient ensemble aussi bien les théosophes perses que le prologue de Jean, les Upanishads ou le Dao De Jing. Dernier grand chantier mis en œuvre par Henry Corbin : l'Université Saint-Jean-de-Jérusalem, dont il définit ainsi le projet : « Après la débâcle entraînée par la trahison des clercs, il nous faut concevoir un état de l'homme spirituel qui n'est ni celui du clerc ni celui du laïque. Quant à la finalité de notre fondation : ménager enfin, en la cité spirituelle de Jérusalem, un foyer commun, qui n'a encore jamais existé, pour l'étude et la fructification spirituelle de la gnose commune aux trois grandes religions abrahamiques, bref l'idée d'un œcuménisme abrahamique fondé sur la mise en commun du trésor caché de leur ésotérisme, non point sur l'accommodation diplomatique de relations officielles. » On mesure, à trente ans de distance, combien cette idée inactuelle se révèle d'avant-garde... Henry Corbin n'eut pas loisir de voir ce projet, qui a pourtant produit des volumes

essentiels, s'épanouir pleinement. Il rejoint les autres mondes le 7 octobre 1978, sans avoir connu l'instauration, en Iran, de la république islamique. Nul doute qu'il aurait désapprouvé, malgré et même à cause de son amour pour l'intériorité shî'ite, l'avènement de cet État clérical.

Du monde des phénomènes à celui de l'essentiel

Voilà pour l'histoire « extérieure » de celui que l'état-civil connut sous le nom de Henry Corbin. Mais on mesure toute la difficulté qu'il y a à décrire en termes simplement humains un tel personnage : tous ceux qui l'ont approché le décrivent comme un pur esprit incarné avec élégance dans le monde sensible. Sa vie se déroulait uniquement au plan de la pensée, au-delà des contingences historiques – on a vu comment le destin s'arrangea pour le préserver, en 1939, de l'affreux vacarme du monde. Pour Corbin, le vrai philosophe se doit de repenser chaque pensée depuis l'intérieur de celle-ci : « On ne peut réussir un livre sur Platon, par exemple, qu'à condition d'être platonicien au moins pendant qu'on l'écrit. C'est ce qu'ont beaucoup plus de peine à comprendre les historiens des religions comme tels. » Mais « un philosophe sait très bien qu'être platonicien, ce n'est pas se faire inscrire à une quelconque église platonicienne ni moins encore s'interdire d'être aussi quelque chose d'autre que platonicien ». Corbin, contrairement à Guénon par exemple, n'a pas de système. Pour autant, il reste un universitaire, étudiant scientifiquement la religion, et un philosophe. Ce qui fait qu'il est reconnu et admiré autant par les

**« À chacun de vivre
le sens total de sa
propre vie... par un
devancement de
tous les possibles. »**

universitaires français que par les théosophes iraniens. Il est évidemment impossible de présenter, en quelques paragraphes, tout le champ d'études défriché par Corbin. On peut néanmoins tenter d'en dégager quelques grandes lignes.

Qu'est-ce qu'un Livre saint ?

Tout d'abord, on trouve la distinction entre la réalité en soi et la réalité telle qu'elle se présente à nous. La première est inaccessible directement, mais la seconde est signe de la première. Il ne s'agit donc pas d'opter pour l'une ou pour l'autre, mais de comprendre comment les phénomènes sont une manifestation, un signifiant, de la réalité ultime. Cet état de fait s'incarne par excellence dans ce qu'il appelle le « phénomène du Livre saint », c'est-à-dire dans l'existence de corpus scripturaires révélés. Du fait qu'ils sont explicitement descendus, ces textes permettent, par une exégèse spirituelle, une remontée vers le principe. Ils condensent toute l'essence herméneutique du réel. Ce phénomène du Livre saint

présuppose une distinction entre un sens exotérique, « littéral », le point le plus bas de la descente du texte, et des sens ésotériques, « spirituels » ou encore « intérieurs », qui se dévoilent lors de la remontée. Autrement dit, les sens ésotériques ne sont pas des sens « secondaires », « dérivés », « métaphoriques », mais bien des sens plus originaires. Ainsi qu'il l'exprime : « Etymologiquement, le mot *ta'wil* veut dire "reconduire une chose à sa source, à son archétype". C'est la technique dans laquelle ont excellé les théosophes shī'ites, duodécimains et ismaéliens, dans leur herméneutique ésotérique du Qorân. C'est "occulter l'apparent et faire se manifester l'occulté", et les vrais alchimistes eux-mêmes ne comprenaient pas autrement leur grand-œuvre. »

Considérer l'au-delà des religions

Deuxième grande intuition : la transposition de cette réalité phénoménologique au plan du divin lui-même. Contre une « idolâtrie métaphysique » qui ferait de Dieu l'Être suprême, le plus grand de tous les existants dont la curiosité enfantine démontre l'inanité en demandant : « Qui a créé Dieu ? », la gnose, musulmane ou non, fait de la Cause de toutes les causes un Inconnu au-delà de l'essence auquel même le nom de Dieu est inadéquat. Par conséquent, la divinité manifestée est amenée à l'existence par ce Principe qui se tient en amont de l'existence. Les théophanies ne sont pas Dieu en soi.

Pour conclure, citons le philosophe contemporain Christian Jambet, grand admirateur d'Henri Corbin, qui dit : « Son œuvre est précieuse, non seulement pour le philosophe et l'artiste mais aussi pour tout homme qui pressent en sa propre vie le désir de préserver la seule chose qui compte : la Création. ●

À lire :

- En Islam iranien. Aspects spirituels et philosophiques*, 4 tomes, éd. Gallimard, coll. « Tel », 1971-1973.
- Le Paradoxe du monothéisme*, éd. de l'Herne, 2003.
- Le Livre de la sagesse orientale*, de Sohrawardî, éd. Verdier, 1986, rééd. Folio « Essais », 2005.
- Trilogie ismaélienne*, éd. Verdier, 1994.
- L'Imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn Arabî*, éd. Flammarion, 1976, rééd. Dervy, 2006.
- L'Alchimie comme art hiératique*, éd. de l'Herne, 1986.
- Le Jasmin des fidèles d'amour*, de Rûzbehân, éd. Verdier, 1991.
- L'Archange empourpré*, 15 traités et récits mystiques de Sohrawardî, éd. Fayard, 1976.
- La Philosophie iranienne islamique aux XVII^e et XVIII^e siècles*, éd. Buchet-Chastel, 1981.
- Henry Corbin*, Cahier de l'Herne n° 139, 1981.
- L'Imâm caché*, 24 conférences, éd. de l'Herne, 2003.

L'AMOUR AUTHENTIQUE

« Cherche moi dans la demeure mystique de l'amour » (Rûzbehân) : mais quiconque ose cette recherche se trouvera dans l'obligation de défier les normes et les formes de pensée de la religion commune et socialisée...

DIEU CONTRE DIEU

Là seulement, dans l'Église intérieure, peut être envisagée la tâche inouïe et paradoxale qui s'est imposée de nos jours : en quelque sorte retrouver notre Dieu contre Dieu.

CROIRE ET NE PAS CROIRE

Je crains fort en effet que, devenue la proie de l'agnosticisme généralisé, l'humanité de nos jours défaille devant la liberté pour au-delà de la mort. Nous avons accumulé avec tant d'ingéniosité tous les remparts possibles : psychanalyse, sociologisme et matérialisme dialectique, linguistique, historicisme, etc., tout a été mis en œuvre pour nous interdire tout regard et toute signification au-delà.

SE RÉVÉLER À SOI-MÊME

En se révélant à l'homme, le Dieu personnalisé de la théophanie personnelle révèle l'homme à lui-même, et en révélant l'homme à lui-même, il se le révèle à soi-même et se révèle soi-même à soi-même. De part et d'autre l'œil qui regarde est simultanément l'œil regardé. Toute théophanie... s'accomplit dans la simultanéité de ces deux aspects.

ÉTERNEL PRÉSENT

Les actes de présence-humaine passent-ils au passé pur et simple ? Ou bien ne restent-ils pas au présent, en ce sens, qu'ils sont ayant-été ? Mais s'ils sont, c'est que la présence qui fait « acte de présence » est toujours à venir, un avenir qui ne cesse de se constituer en présent.

UN AVENIR COMMUN À TOUS

Il ne s'agit plus de rassembler les pièces d'un procès historique entre l'islam et le christianisme. Il s'agit de l'avenir. Nous avons à lire ensemble le même Livre, et nous avons à comprendre ensemble comment le Paraclet nous annonce l'avenir qui nous est commun à tous, « croyants du Livre » (Ahl-e Kitâb), héritiers ensemble de la tradition abrahamique.